

retraite lorsqu'on a le droit de se réchauffer au soleil de la célébrité et du pouvoir. Le premier magistrat de la république n'est que le dépositaire des rayons de ce soleil, et l'on peut lui demander compte de la manière dont il les dirige ; ou lui dire, comme Diogène à Alexandre, de nous en laisser notre part. Mais je crois que l'on serait fort mal venu de toucher cette corde avec lui... Tenez, laissons ce triste chapitre, et ne pensons qu'au bonheur que l'on goûte en ce lieu. De quel calme on y jouit ! Les disputes joyeuses de tous ces oiseaux que j'entends, ce chant du rossignol qui les domine ; ces suaves parfums de mille fleurs qui portent jusqu'à nous leurs émanations embaumées ont quelque chose d'enchanté qui fait naître mille sensations délicieuses, et moi, je les éprouve plus vivement que vous, mon ami ; car, vous le savez, on dit que l'extinction d'un de nos sens ranime, enrichit et perfectionne tous les autres ; nos organes physiologiques acquièrent de cette perte même une perception plus fine, une sensibilité plus exquise. Je m'en suis souvent convaincu depuis que j'ai eu le malheur d'être frappé de cécité. Je vous remercie donc, mon cher Népomucène, de la promenade sans but, de cette course d'enfant, de poète, que vous m'avez fait faire, et il n'y manquera rien si nous la terminons par un petit repas champêtre et frugal que je ferai, je le sens, avec un vif plaisir.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ; je vous promets un excellent déjeuner.

— Fort bien. Au reste, j'ai été tellement préoccupé du charme de notre entretien et du plaisir de la promenade, que je n'ai seulement pas pensé à vous demander de quel côté vous m'avez dirigé.

— Mon cher Lebrun, cette promenade, qui vous a mis de si bonne humeur n'a pas été tout-à-fait sans but, comme vous le pensez ; et, puisqu'il faut tout dire, nous sommes ici dans le parc de la Malmaison, faisant partie de la délicieuse habitation de Mme Bonaparte, où je vous ai amené déjeuner sur l'invitation du premier consul.

— Est-ce une plaisanterie, Lemer cier ?

— Non.

— Y pensez-vous ! moi, chez le premier consul ! Ah ! mon ami, quelle démarche m'avez-vous fait faire là ? Dans quel guépier m'avez-vous conduit ?

— Ecoutez, mon cher Lebrun, écoutez-moi, et vous me blâmez après si vous croyez devoir le faire.

— Eh bien ! voyons, expliquez-moi...

— Vous avez entendu parler de ces réunions intimes composées d'hommes de lettres et d'artistes, que le général Bonaparte aime tant, et dans lesquelles il nous traite en égaux, en amis ?

— Oui. C'est dans ces soirées, qui eurent lieu d'abord au palais du Luxembourg, qu'il habitait après le 18 brumaire, et qui continuèrent un peu plus rarement aux Tuileries, que le citoyen premier consul de la république française déguisé sa dictature et son espoir de se faire bientôt couronner empereur, dit-on ; c'est là qu'il fit le Méénie de la nation, en attendant qu'il en soit l'Auguste, le César.

— Hélas ! oui ; et ce ne sont pas les courtisans ni les encouragements qui lui manquent pour le pousser dans cette voie, s'il a besoin d'y être excité.

— Oh ! je le crois.

— Vous pensez bien aussi, mon cher Lebrun, que je ne figure point parmi ces hommes qui sont si bon marché des libertés publiques, et que je renets quelquefois à la place qu'il ne devrait pas quitter notre futur souverain ?

— J'en suis convaincu, mon ami.

— Dernièrement encore, sur la question assez puérile peut-être de savoir quel est le plus grand homme qu'ait vu naître la France, chacun citait son héros selon ses facultés, ses vues, sa position. Lorsque mon tour vint de donner mon avis, je proclamai notre immortel Corneille, grand entre tous les grands hommes de notre pays. — Oh ! voilà bien l'opinion d'un auteur dramatique, s'écria le premier consul. Ces messieurs sont toujours à cheval sur Corneille, qui, après tout, n'est qu'un poète. — Qu'un poète ! répondis-je ; trouvez-moi donc un homme qui parle mieux de guerre, de politique ; qui contrevise avec un si grand sens les avantages ou les inconvénients de

telle ou telle forme de gouvernement ; qui scrute aussi bien les secrets du cœur humain, et mette à découvert d'une manière aussi terrible, aussi frappante, les tourmens cachés de l'ambitieux. Prenant alors mon César en herbe par le bras et le lui serrant avec force, j'ajoutai : Savez-vous rien de plus noble et en même temps de plus politiquement adroit que ces deux vers adressés à Pompée par Sertorius, dans la tragédie qui porte ce nom ?

Ah ! si je vous pouvais rendre à la république, Que je croirais lui faire un présent magnifique !

Je vis bien que le futur empereur avait compris mon allusion, car il sut donner fort adroitement un autre tour à la conversation. Vers la fin de la soirée, se rapprochant de moi, il me dit de ce ton séduisant et caressant qu'il sait si bien prendre quand il le veut : — A propos, mon cher Lemer cier, j'avais oublié de vous dire que je vous ai compris dans les hommes de lettres éminents de notre littérature à qui j'accorde une pension de six mille francs. — Surpris de cette faveur inattendue, je restai, un moment silencieux ; puis, me remettant promptement, je lui répondis : — Je suis on ne peut plus flatté, citoyen premier consul, de cet acte de munificence, et je vous en remercie infiniment ; mais l'état de ma fortune me permet de cultiver les lettres en amateur, et je verrais reporter avec plaisir, avec reconnaissance cette récompense nationale, puisqu'elle est accordée par le premier magistrat de la république, sur un écrivain, un poète qui honore la France, et qui, d'ailleurs, est doublement malheureux par la perte de sa vue et de sa fortune ; cet homme d'un talent si élevé, qu'on a justement surnommé le *Pindare français*. — Ah ! le poète Lebrun, me répondit le premier consul, d'un air rembruni et en fronçant le sourcil ? Je ne crois pas qu'il me fît l'honneur d'être de mes amis. — Puis ayant réfléchi quelque peu, il ajouta : — N'importe, venez jeudi prochain déjeuner avec lui chez ma femme, à la Malmaison. — Vous savez que parfois il nomme ainsi Mme Bonaparte, pour conserver encore, avec quelques-uns de nous, ce ton de simplicité qu'il est si difficile d'implanter dans nos mœurs. Après ces quelques mots dits, de cette manière concise et saccadée que vous lui connaissez, notre homme me quitta assez brusquement, et ne me reparla plus de la soirée. Il y a quatre jours de cela, et, ma foi, mon cher Lebrun, j'ai pris sur moi d'accepter cette invitation et de vous amener ici : vous savez tout.

— Fort bien ! je vois que vous avez détourné sur moi le trait qui vous était destiné. Il est vrai que ce trait n'est pas très meurtrier, puisqu'il s'agit d'une riche pension. Je sais qu'on peut se dire d'une manière spéciale, comme vous avez essayé de me le prouver tout-à-l'heure, qu'être rémunéré ainsi de ses travaux, c'est plutôt recevoir du pays, de ses concitoyens, que du chef de l'état ; mais, n'est-ce pas là ce qu'on appelle une capitulation de conscience ? Et, d'ailleurs, ne savez-vous pas que cet homme résume la volonté générale dans la sienne ? qu'il est militaire avant tout ? Ne voyez-vous pas que sa brusquerie soldatesque se reflète sur tout ce qui l'entoure ? Croyez-vous qu'il me pardonne les terribles épigrammes que j'ai faites même sur l'aveur qu'il nous prépare ?

— Et oui, sans doute, il les a oubliées, ou a voulu les oublier.

— Non, non. C'est un homme qui n'oublie rien ; sa mémoire n'est pas une des parties les moins brillantes de son génie ; il se souvient...

— Oui, de la moindre particularité qui concerne un de ses soldats, mais non des choses littéraires.

— Oh ! je crains bien que vous ne m'ayez amené ici pour y subir un affront, ou quelque acte de brutalité militaire, comme ceux que son prédécesseur Barras s'est permis à l'égard de certains journalistes républicains, qu'il a fait séquestrer et punir arbitrairement.

— Quoi ! vous pouvez penser ?...

— Vous êtes jeune, Lemer cier, et parce que vous avez une âme noble, vous croyez à la générosité.

— En vérité, mon respectable ami, vous me faites partager vos scrupules et vos craintes...

— Ce que nous avons de mieux à faire, je crois, c'est de déloger sans tambour ni trompette. Il y a quatre jours, m'avez-vous dit, qu'il vous a

donné ce rendez-vous, et probablement il ne s'en souvient plus.

— Y pensez-vous, quand vous venez de me dire qu'il a une mémoire excellente ?

— Qui c'est vrai. Que faire ?...

— J'entends marcher dans cette allée, je crois ; venez, retirons-nous dans un de ces bosquets touffus, et tenons-y un conseil de guerre pour décider si nous affronterons l'ennemi, ou s'il n'est pas plus prudent de battre en retraite devant le conquérant de l'Italie et le vainqueur de l'Égypte.

C'était le premier consul lui-même qui, matinal comme à l'ordinaire, venait respirer le frais dans les allées ombreuses de sa délicieuse habitation, et donner passage dans la solitude aux rapides et nombreuses pensées qui bouillaient dans son vaste cerveau.

Il vient de décaucher une lettre, et lit :

" Quelque soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente, et je vous en suis gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur. Rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire. Vous serez toujours trop nécessaire à l'état pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mon aïeul et la mienne.

Signé LOUIS."

Que répondre ? Je ne suis trop... ma foi... rien (1). Mon silence paraîtra plus significatif à M. le comte de Lille, qui signe Louis comme s'il était déjà sur le trône, ou comme s'il l'eût toujours occupé. N'importe ! c'est un embarras. Citoyen Lebrun ! citoyen Lebrun !... Vous n'avez fait troisième consul pour me transmettre de pareils messages ? Vous auriez pu vous dispenser de vous faire l'intermédiaire de cette communication, de cette sottise lettre ! Sotte ? non pas. C'est adroit. M. le comte de Provence, ou de Lille, que suis-je ? à la prétention d'être auteur comme Lebrun. Lebrun, homme froid, sec, poli, doit être flatté d'une pareille marque de confiance de l'ex-altesse royale... ils sont si vains ces hommes de lettres ! si accessibles à la louange ! C'est de l'abbé de Montesquieu, me dit Lebrun dans sa lettre, qu'il a reçu cette communication. Oh ! ... Décidément, je ne répondrai pas à M. le comte de Lille, qui devrait comprendre qu'il lui faudrait marcher sur cent mille cadavres pour venir parodier en France Charles II d'Angleterre.

HENRI BLANCHARD.

(Feuilleton du National.)

Critique.

LES AUTEURS DÉGUIZÉS (2).

La pensée qui a dicté ce recueil — j'allais dire cette dénonciation — n'est rien moins que bienveillante. Le bibliographe zélé qui s'est mis, comme il le dit lui-même, à pourchasser les pseudonymes, en a gardé une espèce d'aversion, pour son gibier. Il le happe à belles dents et le déplume sans miséricorde, comme certains *pointers* la caille trop grasse, la grive enivrée de raisins, la perdrix étourdie qui s'est laissée prendre au gîte : pseudonyme et faussaire, il les voit presque du même œil, et parmi les motifs qu'on peut avoir pour mettre un masque avant de monter sur la scène littéraire, il ne mentionne que les moins honorables.

Ainsi, pour lui, la première variété du genre pseudonyme se compose de gens encore imbus du préjugé nobiliaire en vertu duquel, jadis, on se glorifiait de son ignorance. Le bibliographe suppose — et selon nous très gratuitement — qu'il

(1) Plus tard le premier consul répondit négativement à une nouvelle missive de celui qui s'appelait dès lors Louis XVIII.

(2) Les auteurs déguisés de la littérature française au 19^e siècle, essai bibliographique pour servir de supplément aux recherches de A. Barbier sur les ouvrages pseudonymes, par J. H. Quérard. Paris, 1845. — Se vend rue Jacob, 33.